

emmerdants. Il n'y apprit pas grand chose et y attrapa une attaque d'apoplexie dont il faillit crever.

Sur ces entrefaites, un parent qu'il avait à Rome, établi fabricant d'articles de Paris, vint à dévisser son billard. Dugourdeau fut avisé qu'il lui revenait une trentaine de mille balles.

J'irai les toucher là-bas, s'écria-t-il. J'ai toujours désiré voir l'Italie j'en profiterai pour reconnaître si le gouvernement du roi Humbert vaut le nôtre. Ce sera le commencement de mes études.

Afin de mieux commencer cet examen, Dugourdeau partit pour Paris suffisamment lesté de monacos et, par un beau soir de mai, débarqua gare Montparnasse.

Mon gas n'avait jamais vu Pantin il en rota d'admiration. « Oh ! grand peuple, s'écria-t-il dans un élan lyrique qui fit rigoler les passants, peuple qui marche à la tête de la civilisation, félicite-toi d'avoir un gouvernement qui a su te donner tant de bien-être et de liberté ! »

Il punctua sa phrase d'un formidable coup de canne, asséné, bien involontairement sur la caboche d'un môme de cinq ans qui se balladait avec son père, un ouvrier.

Qu'est-ce que vous diriez si un Iroquois venait foutre un coup de matraque à votre gosse ? Vous gueuleriez, même s'il ne l'avait pas fait exprès. C'est ce que fit l'ouvrier, qui retint un mouvement violent pour s'élancer sur le poil à Dugourdeau mais qui ne se retint pas de l'appeler : « Cochon ! feignant ! salopiot ! »

(A suivre.)

---

**PETITE POSTE.** — M. Armentières. — U. Nantes (37). — P. Bordeaux. — P. Roubaix. — B. La Machine. — D. St-Quentin. — L. Tours. — J. Reims. — M. Nantes. — T. Marseille. — F. Amiens. — D. Revin. — Reçu galette, merci.

---

L'imprimeur-Gérant, WEIL,  
Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette. — Paris

## Noël ! Noël !

Grande rigolade sur toute la ligne ! Qui donc pense aux misères humaines, qui donc est triste comme un bonnet de nuit ? Allons, houp ! secouez-vous, l'heure est venue de s'esclaffer : Noël ! Noël !

Les aristos donnent des fêtes épastroüillantes : les grandes dames en falbalas font les bégueules dans les salons ; tout à l'heure ce monde de richards va aller s'empiffrer un tas de bonnes choses.

Les bourgeois, gens pratiques, se calent les joues avec des pâtés truffés, des dindes et des plum-pudding.

Pour faire comme les autres, et rigoler un brin, les ouvriers un peu à la hauteur s'appuient du boudin et de la saucisse, et cassent le cou à quelques litres d'un chouette picolo. Après quoi chacun y va de sa gaudriole.

Le soir les gosses ont foutu dans les cendres, ceux-ci une belle et mignonne bottine, — ceux-là, le moins rapetassé des souliers, — d'autres un sabot.

Et ils ont bien roupillé la nuit, rêvant que le bonhomme Noël leur foutait une floppée de jolies bricoles dans la cheminée. Au matin y a eu des joies, et aussi des mines longues et pleurardes — vu que la mère obligée de calculer n'a pu, hélas ! contenter les fantaisies des petiots.

Dans les églises on a célébré avec tout le flâflâ habituel la naissance du divin enfant. Les orgues ont poussé leurs flonflons, l'encens empuantant l'air a troublé les idées, les cierges brûlant ont barbouillé d'ombre le prêtre gesticulant à l'autel.

Et les *fidèles* se sentant petits sous les grandes voûtes, empoignés par tout ce truquage, chouette-ment combiné pour troubler les cabôches, ont senti Dieu leur passer sur le corps. — Il est né le divin enfant !... Qu'est-il venu foutre sur la terre ?

Aujourd'hui comme il y a dix-huit siècles, les riches mangent les pauvres.

Aujourd'hui comme alors, des milliers d'hommes cultivent la terre, sèment, récoltent, font la mouture, pétrissent le pain — et s'emplissent le ventre de briques à la sauce aux cailloux !

D'autres portent les pierres, gâchent le mortier, construisent des belles maisons — et couchent dans de sales turnes, ou bien rifilent la comète !

D'autres encore, filent les belles laines, récoltent le coton, tissent de chouettes étoffes, — et n'ont pour se frusquer, que des guenilles dégoûtantes.

Il y a des gosses qui naissent dans des cahutes ou ii fait bougrement plus froid que dans ton étable, ô Jésus ! Et ici pas de rois mages, pas de bergers... Tu avais une vache, tu pouvais têter à son pis, t'emplir le ventre de bon lait, — ici pas de vache... Et la mère, ses pauvres seins taris, plats comme une peau de bique, n'a que son sang tout pâle à donner au goulou désireux de vivre.

Qu'es-tu venu foutre sur la terre, ô fils de Dieu puisqu'aujourd'hui comme à ton époque la misère tue les pauvres bougres ?

Noël ! Noël ! si Christ n'a pas chassé la Misère de ce monde, comme il a chassé les vendeurs du Temple, c'est qu'il a voulu laisser ça à laire aux belles bourgeoises de la troisième République.

Les couillonades de l'église ont fait leur temps, y a une autre ritournelle.

Les putains de la haute organisent des fêtes qui coutent des centaines de mille balles : c'est pour les pauvres ; — on fait une quête qui donne quarante cinq sous !

Comme elles n'ont rien à foutre de toute la journée, histoire de se dégourdir un peu les doigts elles tricotent des bas de laine, ou cousent de petites chemises, — c'est pour les pauvres !

Mme la baronne de Rothschild est une bonne personne ; elle donne à tous, pas besoin d'être de la youtrerie : allez pleurnicher à sa porte, vous aurez deux pièces de cent sous.

La femme de Carnot donne l'exemple de la fraternité républicaine : au premier de l'an elle va faire rapliquer à son palais quelques centaines de pauvres gosses et leur distribuera des joujous et des livrets de caisse d'épargne !

Et les jean-foutres de gueuler Noël ! Noël ! et d'encenser toutes ces richardes.

Je sais bien, nom de dieu, que les pauvres bougres sur qui ça tombe, bénissent la main charitable qui vient de les sauver du froid et de la faim.

Oui, mais mille bombes, avant de bénir cette main, faudrait voir !

Comment se fait-il que vous êtes dans la mistoufle ? Faudrait voir, si ce n'est pas cette patte fine-ment gantée, qui vous prend à la gueule, vous astrangouille — et quand vous râlez se fait une joie de vous faire l'aumône !

Sur la terre y a place pour tous. S'il y a en quantité des pauvres bougres qui pâtissent, c'est qu'on leur a pris leur place.

Oui, nom de dieu, ces richards que vous bénissez, faut les maudire : c'est eux qui gaspillant votre part, volée par crapulerie et roublardise, — oui, c'est eux qui vous réduisent à la crevaision.

### TOUJOURS LA DÉCHE

C'est pas parce que la Noël approche que les policiers sont moins rosses. Ils font des ralles à tout coup, ils ne laissent pas passer une nuit sans faire la chasse aux purotins.

Les pauvres malheureux n'ayant pas de piaule pour se faire à l'abri, sont à l'affut de tous les endroits où ils peuvent se mettre à couvert.

Ils ont les Halles, mais de ces côtés, nom de dieu, c'est tellement surveillé que les malins seuls peuvent s'y réfugier.

Dans les salles d'attente des gares, beaucoup vont s'affaler sur les banquettes; les employés pas mauvais bougres font

semblant de ne pas les voir, — ou de les prendre pour des voyageurs.

Là encore, ces cochons de roussins vont les dénicher. Le vous demande un peu si qui ils portent préjudice, en venant se réfugier dans les grandes salles ?

A personne, évidemment ! N'importe les policiers sont payés pour faire des mechnoetés aux pauvres bougres, et ils tiennent à gagner leur argent.

A la gare du Nord, la semaine dernière y a eu une grande ralde. Parmi les purotins foutus au bloc, y avait un vieux François Coten, âgé de soixante dix sept ans !

On l'a collé au violon avec les frères et amis; dans la nuit la misérable a passé, — il y avait plus de vingt quatre heures qu'il n'avait pas bouffé.

Quand le débard a été mort, les flics ont envoyé chercher un médecin. Mais nom de dieu, rien qu'après sa mort! Cochons vous auriez mieux fait d'envoyer chercher un pain de quatre livres quand il était encore en vie.

Quelle rosserie il y a dans la société. Voilà quelque chose que les types qui viendront après nous ne voudront jamais gober, qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle on crevait encore de faim !

Et c'est partout, sangdieu, qu'on voit de ces choses !

Y a huit jours à Marseille, sur la Cannebière une famille se balladait; vêtus de loques, grelottant sous le froid, le père, la mère et trois mômes de trois, six et huit ans.

L'homme mendigotait; c'est un cultivateur du Jura, un gas robuste de 35 ans. Les médecins lui avaient conseillé d'amener sa femme, institutrice brevetée, dans un pays chaud, vu sa faible santé.

Et ils s'étaient foutus en route tous les cinq pour Hyères, le pays du soleil. Mais si là bas, il y a du soleil, y avait pas du turbin; pour lors les autorités locales, afin ne pas troubler la digestion des richards par la vue de la misère avaient payé à la famille les frais du voyage jusqu'à Marseille.

Vous avez faim? Tenez voila un billet de chemin de fer, allez crever plus loin!

A Marseille on a foutu le père au violon, les enfants et la mère à l'hospice.

Et dire, mille bombes, qu'il y a de la boustifaille, des frusques chez tous les marchands, et que par loufoquisme les purotins passent à côté sans oser toucher à rien!

## LES COMMIS D'AVIGNON

Ils sont bougrement à cran les types! Il y a six mois, ils s'étaient foutus en tête de faire bouclier les magasins le dimanche, et avaient réussi.

Depuis, il a passé de l'eau sous le pont... d'Avignon. Les patrons avaient accepté, comptant sur quelque canaillerie pour manquer à leur promesse : un beau dimanche un a ouvert sa boîte, ensuite un autre... Les commis n'ont pas rouspété sur le moment, de sorte que maintenant toutes les boîtes ouvrent le dimanche, comme si de rien n'était.

Ah, ils sont gobeurs, les employés! Les pauvres amis coupaient dans la loyauté de leurs singes : la leçon leur servira, j'espère, nom de dieu! Il est temps qu'ils comprennent que le meilleur des patrons est une franche crapule.

Ça vient! ça vient, tonnerre de brest! se voyant tout à fait roulés, ils cherchent à regagner ce qu'ils ont perdu.

Pour arriver à leurs fins, ils emploient un truc pas bête, mais qui à mon avis n'est pas assez carré : dans ces machines-là faut pas faire des magnes, le plus court est le meilleur!

Leur truc est celui-ci : foutre à la porte les clients qui viennent le dimanche. A cet effet, dès qu'un *rat-mort* (1) rapplique ce jour-là, il a à subir toutes sortes de mistouffes.

(1) — Les calicots appellent *rat-mort*, un client qui ne sait ce qu'il veut, qui les bassine deux heures et demie et leur fait tout démantibuler.

Les commis le reçoivent comme un chien dans un jeu de quilles, ils ne lui foutent sous le nez que des rossignols; des fois même une pile d'étoffes, habilement truquée, déboulée sur la chipie, par la grâce d'un loustic qui coupe la ficelle.

En ville, les commis racontent que le dimanche ils vendent plus cher, qu'ils ne donnent que de la cochonnerie.

Ce plan de campagne est très chouette en lui même, nom de dieu, mais la victoire peut-être longue à venir.

Il serait si simple aux copains de s'entendre à l'avance, puis au dimanche suivant de laisser les boîtes fermées. Ce jour-là, chacun resterait, au pieu quelques heures de plus; — vrai, après huit jours d'un turbin esquinant les pauvres bougrés ont assez gagné de battre leur flemme le dimanche.

Ce qu'il faut, nom d'une bombe, dans la guerre contre les patrons, c'est avant tout de la solidarité : faut pas canner, sans quoi tout est foutu!

Si dans un magasin, quelques commis, trop tafeurs, refusent d'adhérer on y va à une vingtaine et on fout les volets d'autorité.

Quant au singe, s'il fait du pet, tout en fermant sa boîte — on lui ferme son plomb : le salop aura d'autant mieux mérité la tripotée, qu'il a manqué à la parole donnée au mois de mai.

Puis, une fois que par leur nerf, les commis auront obtenu à nouveau la fermeture du dimanche, faut pas qu'ils se refoutent à roupiller.

Ils doivent s'occuper d'obtenir la fermeture de meilleure heure, une meilleure paye, etc.

Et surtout ils doivent se dire que toutes ces réformes sont peu durables, qu'il y en a une seule de vraie, celle réclamée par le Père Peinard : la suppression des patrons.

## CHIEN ET HOMME.

Mon vieux Peinard, (que m'écrit un zigou d'Alais,) laisse moi te pousser les réflexions que m'a suggéré un fait dont j'ai été témoin la semaine dernière.

Mais pour te narrer la chose, il faut que je me serve d'une petite comparaison dont je te prie de ne pas t'offusquer. (Vas-y, ma vieille branche, — sers-toi de tout ce que tu voudras — excepté de ma peau pour en recouvrir des pots à confiture.)

— Supposons donc, qu'au lieu d'être un bipède, tu sois un quadrupède, — un chien boule-dogue, par exemple, et qu'à l'approche de 12 plombs tu n'aies encore rien avalé. Tu te trouves à rôder par hasard devant la porte d'une épicerie, et tu reluques à l'intérieur, suspendue à un crochet à 3 ou 6 kilos de grosse saucisse fraîche.

« Nom de dieu, que tu te dis, voilà qui ferait bien ma balle. »

Profitant d'un moment où l'épicier va voir à la cuisine si son pot au feu ne verse pas, tu entres, et faisant le beau devant une table en marbre tu essaies de décrocher la saucisse qui t'a foutue l'eau à la bouche.

Oh! déception, tu n'es pas assez haut. Tu avances ton train de derrière et allonges démesurément le cou,.... rien n'y fait: il s'en manque encore de dix centimètres!

Ah, c'est y emmerdant, nom de dieu! Et cette charogne de saucisse, pour comble d'excitation ne s'imaginerait-elle pas de dégoutter sur ton museau. Cré tonnerre de dieu! C'est trop fort de supporter un affront pareil.

Tu essuies ta nifle d'un coup de langue, — après quoi tu l'allonges, comme si tu voulais faire un pan de langue, à l'objet qui te fait bâver d'envie. Enfin tu arrives, mais bien juste à licher le bout de la saucisse.

Décidément, c'est désespérant. Il faut y renoncer après tant de peines et de dangers: « Zut! que tu lui dis impatienté, vas au diable vieille salope! »

Or voilà qu'en baissant la sorbonne, tu aperçois sur la table, un plat rempli de grands fricandeaux.

« Nom de dieu, que tu te dis, je me vengerai, ici! » Et tu te venges!

Tu en bouffes un, puis un second, au troisième tu entends la propriétaire courir en gueulant « Sacré cochon de chien! »

Tu léguerpis, — sans, bien entendu, lâcher ton troisième fricandeau, — la queue en trompette, et montrant à l'épicier le bleu de colère le trait par lequel les poules font les œufs.

« Vous savez, dit la femme à la maîtresse, votre chien m'a volé trois fricandeaux pesant une bonne livre et demie.

« Et bien! réplique celle-ci, que voulez-vous que j'y fasse. Je ne puis pas le tenir constamment par la queue. » Sur ce, elle rentre dans sa piaule, rigolant comme une baigne, et tu en es quitte pour la menace de coups de trique, — dont tu te frottes comme de ton premier étron.

Et maintenant abandonnons la comparaison, (je te refais l'homme), et mettons les choses à leur place.

Admettons que fabricant de ripatons, sur le trimard depuis quinze jours, rien dans les boyaux depuis 48 heures, tu aies volé et mangé les trois fricandeaux.

Gare à toi! Ce ne sera pas seulement la propriété qui se fâchera tout rouge: toute la séquelle magistrale, policière, géolière, se foutra à tes trousses, et tu paieras cher l'abominable forfait d'avoir rempli ton ventre.

On m'objectera peut-être, que le chien pourrait bien quelque matin, faire connaissance avec le manche à balai. — Je répondrai que si le chien avait assez d'intelligence pour se tourner vers la correctrice, montrer son joli museau de boule-dogue, orné de solides crocs, il est fort probable que celle-ci rengainerait son balai, en se promettant d'être plus avisée à l'avenir.

Conclusion: l'animal fait ce que l'homme, ce créateur de toute la fortune terrestre ne peut faire.

Voilà les conséquences de cette superbe société bourgeoise dont les deux piliers sont le crime et le vol.

## ENCORE LE BOULANGER DE CHOISY

C'est décidément un type épantant, ce singe-là; vous savez, les amineches, ce capitaliste roublard qui conduit ses esclaves

à la messe et gueuletonne avec eux, afin de leur jeter de la poudrette aux quinquets et les empêcher autant que possible de se révolter contre l'exploitation raffinée dont ses forçats sont victimes.

Le *Père Peinard* ne veut pas rappeler la fin lamentable de cet ouvrier qu'on a retrouvé, un beau matin, complètement carbonisé, ni s'appesantir sur ce malheureux Schep qui vient d'avoir un œil enlevé par une paille de fer et qui est peut-être en train de claquer pendant que j'écris.

Ce sont là de ces misères très communes dans les bagnes industriels, et qui laissent froids les exploiters de la trempe à Boulanger : Voyons, une crevaillon de travailleur, est-ce que ça empêche les millions barbotés, de s'arrondir !

Est-ce que les patrons vont digérer plus difficilement parce qu'un de leurs ouvriers laissera sa peau au turbin ?

Ce qui tarabuste le proprio de la faïencerie, c'est le *Père Peinard*.

Voilà-t-il pas en effet que mes flanches l'atteignent maintenant jusqu'à cet endroit si sensible chez les bourgeois qu'on nomme le porte-braise !

Figurez-vous, les copains, que le gros singe de Choisy a envoyé un de ses chiens de garde à la recherche de tous les *Peinards* qui ont envahi le patelin.

Le terrier galoppe à travers les rues et jappe à chaque bon bougre qu'il croise :

— Avez-vous un *Père Peinard* sur vous ?

L'interlocuté, qui a lu mon flanche et qui est très heureux de pouvoir le passer à un autre pour qu'il en fasse lui aussi, son profit, s'empresse de sortir de sa blouse les *Réflectes d'un gniaff* et les colle dans les pattes du type. Celui-ci glisse rapidement une pièce de deux ronds dans la profonde du gas épastrouillé et se carapatte sur l'autre trottoir, où il relègue un flaneur, et il recommence avec celui-ci le même truc.

Si bien que le *Père Peinard* ne coûte pas un radis à qui l'a lu et relu de la première à la dernière page, y compris la couverture !

Celui qui casque, c'est le gros singe de la faïencerie !

Si tous les capitalistes suivaient cet exemple, ou pourrait, nom de dieu, doubler et même tripler la copie.

Ça serait bougrement bath ! Les frais seraient casqués par ceux que le populo a à l'œil et dans le nez.

Faudra continuer, hein, mon vieux Boulanger !

Ah ! j'oubliais. Paraît que ce jean-foutre a dégoisé à ses esclaves qu'il allait faire poursuivre mes flanches.

Mon vieux cochon, bien que tu achètes le *Père Peinard* par centaines de numéros, il t'emmerde à pied, à cheval et en tri-cycle.

T'as beau être une sale rosse d'exploiteur, tu n'es pas de taille à me boucher la gueule.

Je suis un gniaff qu'a du poil au ventre, et je te défie de me le couper comme tu coupes la laine des moutons qui t'engraissent, — et que je cherche à faire devenir engragés.

EN SUISSE: OH, QUEL NEZ!

Très chouette, les aminches, ce qui s'est passé l'autre jour au palais d'injustice, à Neuchâtel (Suisse).

Les salopots en jupons avaient traduit devant leur comptoir toute une floppée de bons bougres anarchistes, accusés d'avoir rédigé un manifeste un peu tapé, au sujet de l'affaire Wolgemuth, vous vous rappelez ce sale flickart que Bismarck avait envoyé en Suisse pour y moucharder nos frangins.

Ce qui prouve bien la crapulerie de tous les gouvernements, républicains ou monarchistes. Comment les trouvez-vous ces démocrates suisses qui se font les valets et les gendarmes de l'empereur Guillaume et de son chancelier ?

Donc, nos aminches étaient devant les enjuponnés. Le procureur général, un trou du cul répondant au nom de Stockmar, venait de prononcer un réquisitoire des plus féroces : salopiot, va !

Sur ce, voilà l'un des accusés, le compagnon Nicolet qui se lève et demande l'autorisation de lire une pièce de vers. On la lui accorde et, alors, mon type qui n'a pas froid aux yeux, se fout à leur dégoiser une poésie très bath célébrant le prochainement futur de toute la séquelle gouvernementale, par les peuples révoltés.

Je vous fous mon billet que ces vers n'étaient pas piqués des asticots. Le manifeste en prose qu'on reprochait aux anarchos n'était, à côté, que de la saint-jean.

Voilà de beaux vers, ajouta Nicolet, ils répondent éloquentement aux attaques du procureur M. Stockmar, contre les anarchistes et ils ont le mérite d'avoir été écrits (en 1871) par M. Stockmar lui-même.

C'était foutre yrai, aussi mon procureur général, à qui on fourrait le nez dans sa merde, baissait les oreilles comme un péteux et les autres magistrats, n'osant souffler mot, faisaient une sale poire, tandis que tous les assistants rigolaient comme des baleines.

Aussi les enjuponnés ont eu le trac de condamner nos compains. Pour une fois, les anarchos ont été acquittés.

COUPS DE TRANCHET

**Pauv. es candidats !** — Des types qui n'ont pas de veine c'est les candidats d'Avignon. L'autre dimanche il s'agissait d'élire un conseiller d'arrondissement.

Sur 7231 inscrits, y a eu tout juste 764 votards. Aussi les candidats font un nez ! Ils sont furieux d'avoir usé leur salive et leurs affiches pour la peau.

Heureux le jour, nom de dieu, ou le populo tout entier, desillu lonné sur la fumisterie électorale, suivra l'exemple des bons bougres avignonnais.

**Déjà ?** — Eh oui, nom de dieu, ils se payent des vacances les bouffe-galette ! Voyons trois semaines en l'honneur des honneurs de l'an, c'est pas de trop,

C'est un dur métier que celui de fabriquer des lois, savez-vous. S'occuper du bonheur de la France, rien de tel pour vous foutre l'influenza.

Ah, tonnerre si seulement leurs vacances pouvaient être définitives !

BABILLARDE

Troyes, 16 décembre 1884.

Mon vieux Peinard,

un Samedi soir, comme j'avais beaucoup vadrouillé à travers la ville et que mes tripes commençaient à battre la générale dans mon ballon, l'idée me vint d'entrer dans la bibine du compagnon Jeanmougin (un chouette zigou), afin de boustifiailler un morceau de saucisson de dada en suçant une verrière de gros bleu, histoire de combustionner ma garce le casse.

De temps de temps la semillante troquette émergeait de sa lourde toute ouverte un pif allongé dans certaine direction : — Y seront bientôt-y-ici ?

Alors que ques instants après, j'entends du dehors comme un crépitement de cigales, puis voilà qu'une bande d'anarchos (*Les Niveleurs troyens*) fait son entrée dans la bibine.

Subito, sans plus faire attention à mon falzar qui laisse voir mes gubolles, les pattes se tendent vers moi, les escabeaux se couvrent de scants et la séance est ouverte.

Ces aminches ! En voilà des types qui ne la font pas à la pose !...

En moins d'un quart de plombe une importante décision était prise : il s'agit d'organiser, pour le mardi 21 du présent mois un *grand réillon révolutionnaire*, ou qu'on boulottera, on lichera, on entendra des chansons, des déclamations, des causeries sur la prochaine venue du mes... Non, sur la prochaine Révolution.

Tout ça pour la bagatelle de vingt ronds. Et encore les loupiots, et les puroteux à qui les vaches de patrons refusent du turbin, sont invités à venir ripailler comme les autres sans qu'ils aient à débouliner de galette.

Tu piges mon vieux Peinard, que tout ça n'est point de la gnognotte et que je te jaspinerai de cette petite fête de famille.

Je te tope la manique.

GNIAFFRON.

### (10) M. DUGOURDEAU A LA RECHERCHE DU MEILLEUR DES GOUVERNEMENTS

Patience, nom de Dieu! ça va se corser. Jusqu'ici mon flanche a un peu languï parce que j'ai voulu profiler en Dugourdeau une bobine de bourgeois.

Maintenant, attention!

Comme Dugourdeau se balladait en fumant son londrès, une jeune fille passa près de lui.

Bougrement gironde, la même, dix-huit printemps, des yeux brillants comme le phare de la tour Eiffel sous deux arcs de sourcils tracés au compas et longs de ça, des quenottes qui avaient l'air de perles égarées dans une cerise entr'ouverte, des cheveux soyeux et ruisselants comme un fleuve, une taille à serrer entre les dix doigts et un costume qui, sans afficher la grosse richesse, indiquait le bon goût d'une vraie pantinoise.

Tu devines, lecteur, que cette gosse va jouer un rôle dans mon histoire: tu ne t'es pas fourré le doigt dans l'œil.

Dugourdeau, qui venait de jeter son mégot dans le ruisseau, reçut une forte commotion à l'aspect de cette jeunesse. Dame! pensez: il avait bien bu, bien mangé et jeûnait d'amour depuis pas mal de temps. En province les morceaux friands sont rares ou, du moins difficiles à dénicher: on a beaucoup de mal à se faire cocu mutuellement, grâce à l'hypocrisie, aux

alousies, aux bavardages et les célibataires n'ont guère que la ressource d'aller faire un tour dans les boxons, ces sales boîtes aux persiennes éternellement closes où les pauvres filles de prolos sont cataloguées comme des rossignols dans un bazar pour le plus grand plaisir des bourgeois.

Mon type ne fit ni une ni deux: il suivit résolument la même.

Tout en allongeant les guiboles, il ruminait dans son cerveau épais des plans d'amoureuses attaques.

Je ne suis plus très jeune, se disait-il. (Je te crois quarante neuf printemps!) mais je suis encore bien conservé (tous les vieux daims qui courent après les femmes se font cette illusion). Et, d'ailleurs, j'ai ce qui vaut jeunesse et beauté: de l'argent.

Dugourdeau en conclut logiquement qu'il était irrésistible. Sa poursuite lui avait fait quitter le boulevard et l'avait entraîné rue des Martyrs: il se décida à terminer.

(A suivre.)

Un chouette zigue, vient de publier une série de chansons très bath, avec la musique.

C'est d'abord: *Le Chant des Peinards*, la *Mort d'un brave*, *Y a rien de changé*, et *Le Père Peinard au Populo*.

Cent sous le cent, et deux ronds pièce: adresser les demandes à Brunel, 30, rue de St-Denis, ou aux bureaux du Père Peinard.

**St-Chamond.** — Les copains des groupes de St-Chamond, Izieux, St-Julien, St-Paul, St-Etienne, (en voila des Saints, nom de dieu!) Terrenoire, la Ricamarie, le Chambon et Firminy, organisent une réunion publique à St-Chamond, pour dimanche 29 décembre à 1 heure 1/2 salle Joris, et à 5 heures du soir une réunion privée afin de s'entendre sur les moyens de développer la propagande et notamment sur l'attitude des groupes dans la campagne électorale actuelle.

Avis aux compagnons de la Loire et de la région de ne pas bâtrer leur femme ce jour là.

Un copain de Limoges m'expédie la chanson ci-dessous; la mousique, je m'y connais autant qu'à ramer des choux, — mais foutre, y en a qui en pincent !

## LA PEUR

Air : Si Paul Brousse était emp'reur.

Si tu voyais choir la sautoche  
D'un gros rognard sur ton chemin,  
Tu la mettras c'it dans ta poche.  
Sans avoir de scrupule vain.  
Quidone t'empêch' de aller prendre  
Dans son logis, si c' n'est la Peur  
De la prison ! Fais la pretendre :  
Sans la Peur, tu t'rais voleur ! (bis)

Tu te contentes d'anathèmes  
Qu' l'envoies à la So'été.  
Riens de t' bêtis' suprême.  
Ris des lois et des préjugés :  
Ou creve la faim en sois honnête.  
Ou comme l'oiseau n'a es plus peur :  
Mang' comme lui, malg'ne hête  
Et ne crains pas d'être voleur. (bis)

Vois en passant d'avant les boutiques  
Pain blanc, beurre et saucissons.  
Ten prend un, ben, paay' facileme,  
Mais helas, que chos' le dit non !  
Tiras crey, par une borne,  
Pauvre deurd, grace à la Peur  
Des tribunaux et des thronas :  
Sans la Peur, tu t'rais voleur ! (bis)

Toutes les lois qu'on pourra faire,  
Sront toutes faites contre toi.  
Yen a qu'un qui fait ton affaire,  
L'année unique de c'est toi  
Serait l' suivant : 74 sont abrogées  
Les précédents lois en vigueur.  
Dès qu' c'et loi serait promulguée  
Y'aurait plus d'voles, d'voleurs ! (bis)

Tu vois partant que tout abonde,  
Habits, vivres et ripations  
Tout y don' être à tout le monde,  
A toi qui es mes sous les ponts.  
L'oiseau du ciel prend sa paura  
Ou qu'il en flaire, il n'a pas Peur  
Des lois et de la Magistrature.  
Carrien t'empêch' d'être voleur ! (bis)

Car avec une loi parelle  
Les richards on expr'prirait  
L'anarchie, aureo y ramelle.  
Su' l' Mond' Nouveau resp'ndrait.  
Alors seule la libre entente,  
Ferait s'mouvoir les travailleurs.  
Plus d'lois ! Quelle harmonie touchante  
Aors Y'aurait plus d'voleurs ! (bis)

**PETITE POSTE.** — R. St-Etienne. — V. Firminy.  
J. Reims. — H. Billy. — C. Montreuil. — D. Romans.  
C. Avignon. — M. Vaise. — M. Angers. — P. Bordeaux.  
P. Lyon. — B. Limoges. — E. Chambéry. — G. Brest.  
H. Angers. — reçu galette, merci.

L'imprimeur-Gérant, WEILL,  
Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette, Paris.

## Barbarie française

Y a des types qui sont fiers d'être français. C'est pas moi, nom de dieu ! Quand je vois les crimes que nous, le populo de France, nous laissons commettre par la sale bande de capitalistes et de gouvernants qui nous grugent, — eh bien, là franchement, ça me coupe tout orgueil !

Au Tonkin par exemple, dans ce bondieu de pays qu'on fume avec les carcasses de nos pauvres troubadés, il se passe des atrocités.

Chacun sait que les français sont allés là bas pour *civiliser* les Tonkinois; les pauvres types se seraient bougrement bien passés de notre visite ! — En réalité on y est allé histoire de permettre à quelques gros bandits de la finance de barbotter des millions, et à Constans de chipper la ceinture du roi Norodom.

Ah nom de dieu, il est chouette le système qu'emploient les français pour *civiliser* des peuples qui ne nous ont jamais cherché de poux dans la tête !

Primo, on pille et chaparde le plus possible; deusxièmo, on fout le feu un peu partout; troisièmo, on se paie de force, pas mal de gonzesses tonkinoises, — toujours histoire de civiliser ce populo barbare, qui en bien des points pourrait nous en remonter.